

PARIS : l'église Sainte-Marguerite : une église peu connue

Nota : les photos de tableaux dans ce document sont assez médiocres car, comme dans beaucoup d'églises parisiennes, l'éclairage est médiocre et les reflets sont très nombreux ce qui gêne beaucoup la prise de vue.

Cette église que bien peu de parisiens connaissent est située au calme au 36 rue Saint-Bernard 11^{ème} à Paris. Loin de l'agitation et du bruit du faubourg Saint-Antoine et de la Place de la Bastille pas très éloignée, elle a gardé un air de petite église de campagne avec son petit cimetière attenant.

Cette église possède un riche passé et des œuvres d'art de grande qualité, ce qui lui a valu sans doute d'être restaurée depuis 2005 et terminée fin 2011 par sa fameuse chapelle des âmes du purgatoire.



Façade côté du petit square mitoyen à l'église



Façade (elle date de la Restauration) côté rue Saint-Bernard



Intérieur coté chœur et côté entrée



En 1624 le curé de l'église des jésuites (l'église Saint Paul-Saint Louis) Antoine Fayet décide dans un souci d'évangélisation du quartier populaire à forte caractère rural du faubourg Saint-Antoine, de faire élever à ses frais une église « succursale » de l'Eglise

Saint-Paul. En effet, les habitants des cultures réparties entre l'enceinte de Paris et le village de Charonne ne disposaient pas de lieu de culte autre que l'église Saint-Paul situé dans Paris, rue du Faubourg Saint-Antoine. Antoine Fayet souhaitait éviter aux paroissiens de se rendre dans le marais, à l'office.

Le terrain pour la construction est donné par Jean de Vitry, seigneur de Reuilly. La construction est rapide puisque l'édifice est béni en 1625.

Cette église primitive correspondait aux 3 premières travées de la nef centrale actuelle.

La population du quartier s'accroissant, l'église va progressivement être agrandie. En 1703 Gilles Le Sourd, curé de Saint-Paul entreprend la construction de la chapelle nord appelée Chapelle Sainte-Marguerite. En 1712, le Cardinal de Noailles, archevêque de Paris érige cette chapelle en paroisse. En 1724 le curé Goy agrandit l'église avec la construction, au sud, de la chapelle de la Vierge. En 1625 aura lieu la guérison miraculeuse de la dame de La Fosse lors d'une procession du Saint-Sacrement. L'architecte Louis Victor l'agrandit à nouveau en construisant en 1764, la chapelle des Âmes- du- Purgatoire que Brunetti Paolo Antonio (1723-1783) décora de grisailles en trompe-l'œil.

Durant la période révolutionnaire l'église ne vas pas être fermée. En 1791 elle est même une des rares églises parisiennes encore en activité. En 1793 elle est fermée. En 1795 elle est réouverte en temple de la liberté et de l'égalité. Finalement elle est rendue au culte en 1802. Durant cette période la plupart des toiles et mobiliers furent enlevés de l'église.

Lors de la commune l'église a failli disparaître car les communards avaient entreposé dans les caves des barils de poudre. Heureusement lors d'un incendie, seul le presbytère brûla mais pas l'église.

Les vitraux que l'on voit datent du XIXème siècle. L'église comporte plusieurs vitraux commémoratifs de part et d'autre de la nef. Certains vitraux relatent des faits qui se sont passés dans cette église ou dans le quartier (Commémoration des seize nonnes carmélites guillotonnées pendant la Révolution française place de la Nation ; Commémoration de la visite du pape Pie VII Sainte-Marguerite en 1805; Commémoration de la mort de Monseigneur Denys Affre, archevêque de Paris, tué par une balle perdue au faubourg Saint-Antoine, à proximité de l'église, lors des insurrections de juin 1848).



← Vitrail de Sainte-Marguerite (1882- une des premières œuvre d'Henri Carot (1850-1919) célèbre peintre-verrier)

Qui était cette Sainte-Marguerite ?

« Sainte Marine d'Antioche que les latins appellent sainte Marguerite, doit sa célébrité à une légende très populaire dont la valeur historique peut être fort contestée.

L'auteur qui a placé la scène sous le règne de Dioclétien (284-305), dit que Marine ou Marguerite, fille d'Aedésius, prêtre païen d'Antioche, se convertit au christianisme. Chassée par son père, elle retourne chez sa nourrice où elle garde les troupeaux.

Elle a quinze ans quand elle est remarquée par le préfet Olybrius qui lui propose de l'épouser, ce qu'elle refuse en se proclamant chrétienne. Le préfet la fait emprisonner et la convoque deux jours plus tard devant son tribunal. Après de longues discussions, Olybrius ordonne qu'on la fouette et qu'on lui déchire les flancs avec des ongles de fer, puis la fait reconduire en prison. Le diable lui apparaît alors sous la forme d'un dragon qu'elle le chasse par un signe de croix. Satan revient sous l'aspect d'un homme tout velu, mais n'a pas plus de succès. Dans une lumière divine, lui apparaît alors une croix sur laquelle une colombe vient se poser ; cette vision lui donne la force de soutenir de nouveaux combats. Le lendemain, après une série de discours, on lui applique des torches ardentes qui ne lui font aucun mal, puis on la jette dans une chaudière d'huile bouillante d'où elle sort indemne. Par une exhortation, elle convertit une multitude d'assistants qui sont aussitôt décapités. La décapitation met fin aux longs supplices de Marguerite.

Le culte parisien de sainte Marguerite ne semble pas remonter plus

haut que la fin du Moyen Age. Les bénédictins de Saint-Germain-des-Prés possédaient une ceinture de sainte Marguerite, de

provenance inconnue, qui soulageait les femmes en couches. Marie de Médicis en usa. L'église garde encore aujourd'hui un autel de sainte Marguerite et une statue sculptée par le Frère Bourlet. »
(in <http://missel.free.fr/Sanctoral/07/20.php>)



Demi-relief en marbre blanc du Christ descendu de la Croix.

Cette œuvre fut exécutée en 1705-1706, sur les dessins de Girardon, par ses élèves Eustache Nourrisson et surtout Robert Le Lorrain.



C'est un fragment du monument qui décorait à Saint-Landry (église détruite en 1828) le tombeau de Catherine Duchemin, femme de Girardon, morte en 1698, d'après les modèles de François Girardon. Une inscription, placée en bas de la décoration, rappelle que les éléments qui la composent ont été réunis et rétablis en 1817, par les soins de l'architecte Godde. Ces fragments ont été quelque temps conservés au musée des Monuments français. La restauration exécutée par l'architecte moderne a modifié assez sérieusement le caractère du monument primitif. A Saint-Landry, le Christ, la Vierge et les anges s'élevaient sur un fond de marbre de couleur. L'ensemble de la composition



reposait sur un grand sarcophage de marbre vert d'Egypte.

L'église possède un ensemble de quatre tableaux faisant partie initialement de ce qu'on appelle un cycle des lazaristes. Ces tableaux initialement décoraient l'ancien couvent des Lazaristes du faubourg Saint-Denis et faisaient partie d'une suite de onze tableaux aujourd'hui perdus ou dispersés.



Saint-Vincent de Paul s'adressant à des dames de charité de l'Institution des Enfants trouvés (Louis Galloche, 1732)



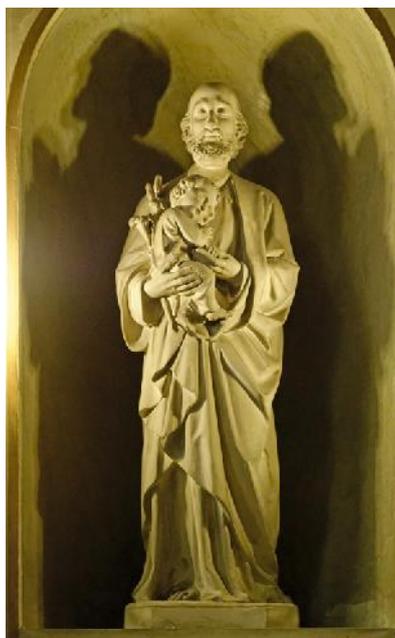
Saint Vincent de Paul prêchant aux pauvres de l'hôpital (du frère André)



Saint Vincent de Paul nommé supérieur des Dames de la Visitation par saint François de Sales (Jean Restout, 1732)



Saint Vincent de Paul destinant les Lazaristes à prendre soin des soldats (Jean-Baptiste Féret, 1731),



Quelques sculptures de cette église



Le Christ descendu de la Croix, Francesco Salviati (XVI^e siècle).()*

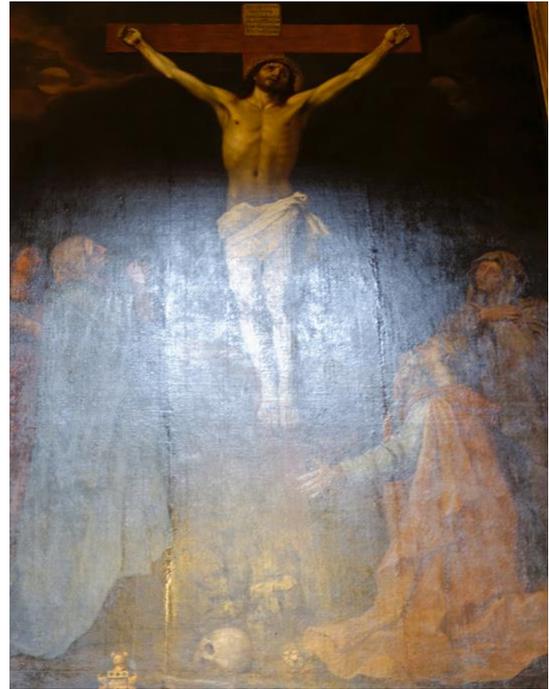
« Le tableau a été peint par Francesco de Rossi, dit Salviati (1510-1563) pour décorer la chapelle d'Orléans à l'église des Célestins pendant son séjour en France entre 1554 et 1556. Il a figuré dans l'église jusqu'à la Révolution et fut remis au Muséum central des arts le 18 septembre 1797. Attribué à l'église Sainte-Marguerite par décret du 15 février 1811, il figurait encore au Musée royal du Louvre en 1824, date à laquelle il prit place à l'église Sainte-Marguerite dans le cours du 19^e siècle. A noter que la chapelle d'Orléans aux Célestins avait été restaurée pour abriter le monument conçu par Germain Pilon pour porter l'urne contenant le cœur du Roi Henri II et de la Reine, connu sous le nom des Trois Grâces, aujourd'hui au Louvre. »
base Palissy

(*) Ce tableau a été réattribué à "Charles Dorigny/peintre 1546" dont la signature, inscrite sur la porte du tombeau, fut découverte lors de la restauration de 2004.



Le Massacre des Innocents (Francesco de Rosa dit Pacceco (Naples vers 1600 - Naples 1654)

Ce peintre fut élève de Stanzioni et subit plus tard l'influence de Guido Reni. Le bain de Diane, de la Pinacothèque de Naples, malgré le sujet très différent, montre une même accumulation de corps, des profils de femmes et des mouvements très proches de ceux qu'on peut observer dans le tableau exposé. Anciennement attribué à Luca Giordano.

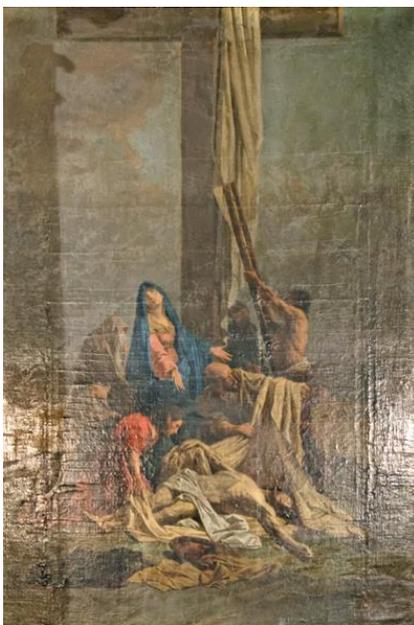


Le Christ en croix, école de Charles Le Brun (XVII^e siècle)

Jean-Benoît Suvée (1743-1807)

La visitation (1781)

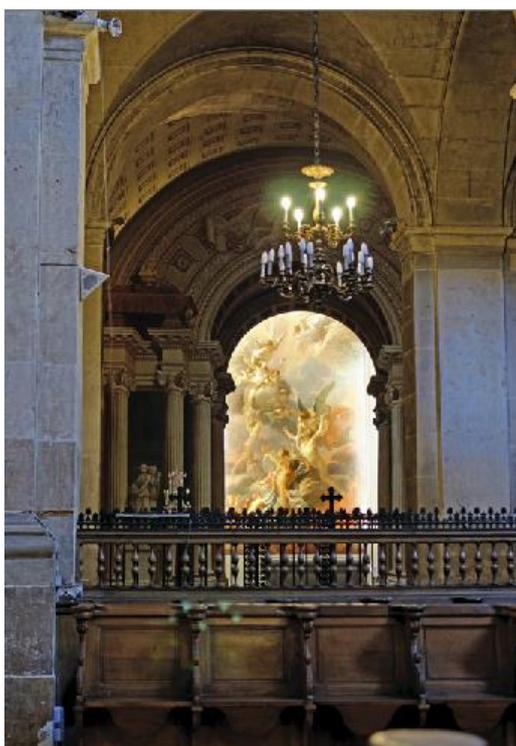
Ce tableau, exposé au Salon de 1781 (n°146), provient du couvent des Dames de la Visitation, du faubourg Saint-Jacques.



la Descente de Croix (Non daté. D'après Regnault)

La chapelle des âmes du purgatoire

Un magnifique décor en trompe-l'œil dans la tradition baroque



Le tableau « Le Passage des âmes du Purgatoire au Ciel » (1757) de Gabriel Briard (1725-1777).
Tableau d'autel d'un format monumental (7,34 x 3,55m).

« La chapelle des Ames du Purgatoire qui donne sur le bas-côté gauche de l'église Sainte-Marguerite à Paris, fut édifiée en 1761/1762 sur les plans de Victor Louis, le célèbre architecte bien connu pour son chef-d'œuvre, le théâtre de Bordeaux.

Elle a fait l'objet, depuis 2005, d'une restauration complète achevée fin 2011. Le sol a d'abord été drainé pour empêcher les remontées d'humidité dans les murs ; puis, en 2010, les verrières ont été restaurées, et enfin, en 2011, le décor peint, très dégradé, a entièrement été restauré.

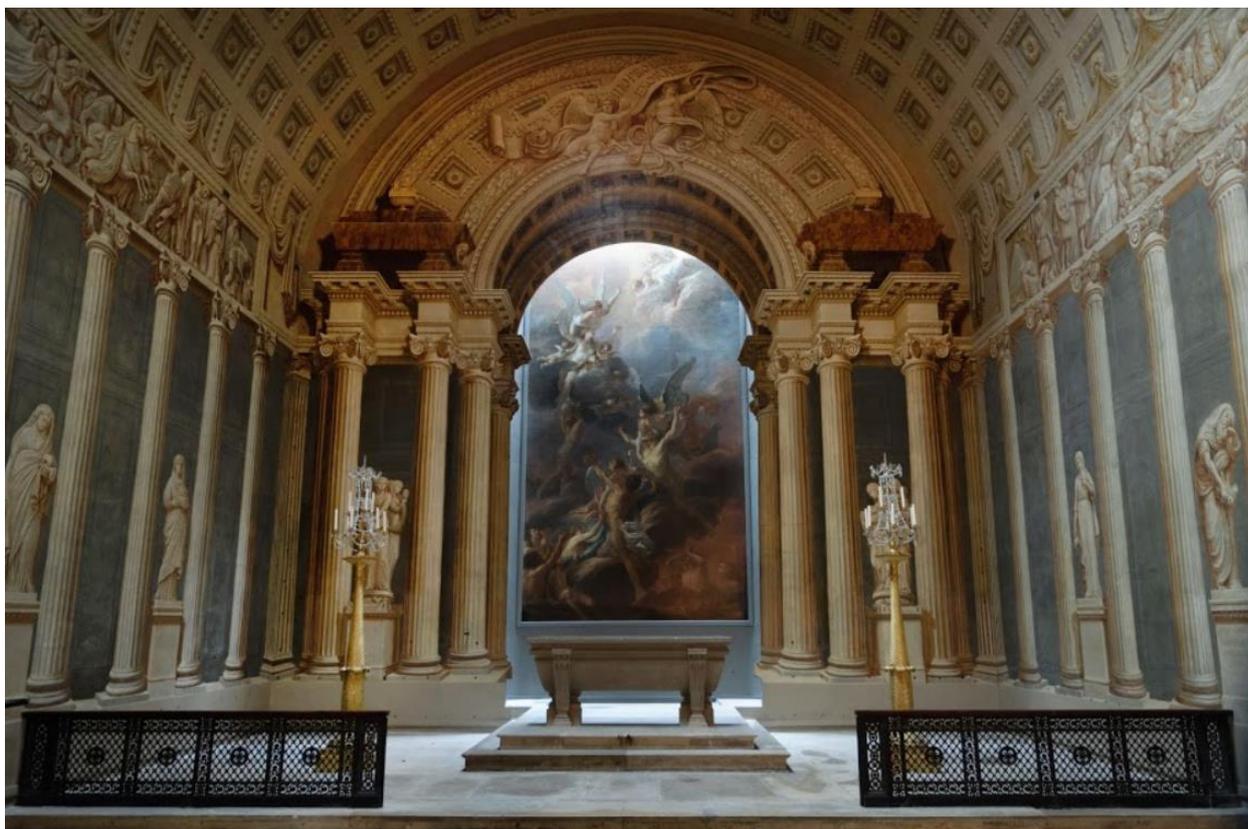
Le décor classicisant et illusionniste fut conçu par Victor Louis et peint par Paolo Antonio Brunetti (1723-1783), un artiste italien actif à Paris, décorateur de théâtre mais aussi auteur de peintures murales dans des hôtels particuliers. Celles qui ornaient autrefois le grand escalier de l'hôtel de Luynes, détruit au début du XXe siècle, et remontées au Musée Carnavalet, sont dues au pinceau de Brunetti. Avec son père, Gaetano (mort en 1758), il œuvra au côté de Charles Natoire à la chapelle des Enfants-Trouvés de l'Hôtel-Dieu de Paris (1751), décor hélas détruit lors de la démolition de cet édifice par les travaux haussmanniens. Les scènes de l'Ancien Testament et les figures allégoriques imitant des sculptures qui complètent l'architecture peinte seraient de Gabriel Briard, l'auteur du grand tableau d'autel représentant Le Passage des Âmes du Purgatoire au ciel¹. Cependant, Marc Sandoz dans le catalogue raisonné de cet artiste, ne retenait pas cette attribution et donnait toutes les peintures murales à Brunetti. Il faut dire que si l'ensemble est impressionnant, le détail des figures est d'une qualité très moyenne qui semble inférieure à celle du tableau d'autel, mais qui peut également être due aux mauvaises conditions de conservation.

L'iconographie se réfère entièrement à la mort et à l'espérance de la résurrection. Au revers de l'entrée, sur le tympan, sont représentés Adam et Eve avec la légende *STIPENDIUM PECCATI MORS* (« la mort est le tribut du péché »). Les deux faux bas-reliefs, à droite et à gauche au niveau de l'entablement représentent respectivement La Mort de Jacob et Les Funérailles de Jacob, tandis que les dix sculptures feintes sur les parois sont de véritables Vanités représentant la fragilité de l'existence (de droite à gauche³ : les descendants d'Adam, la jeunesse, l'agonie, la vieillesse, les brièvetés de la vie, la fragilité du bonheur, la philosophie chrétienne, les honneurs, les richesses et la pauvreté).

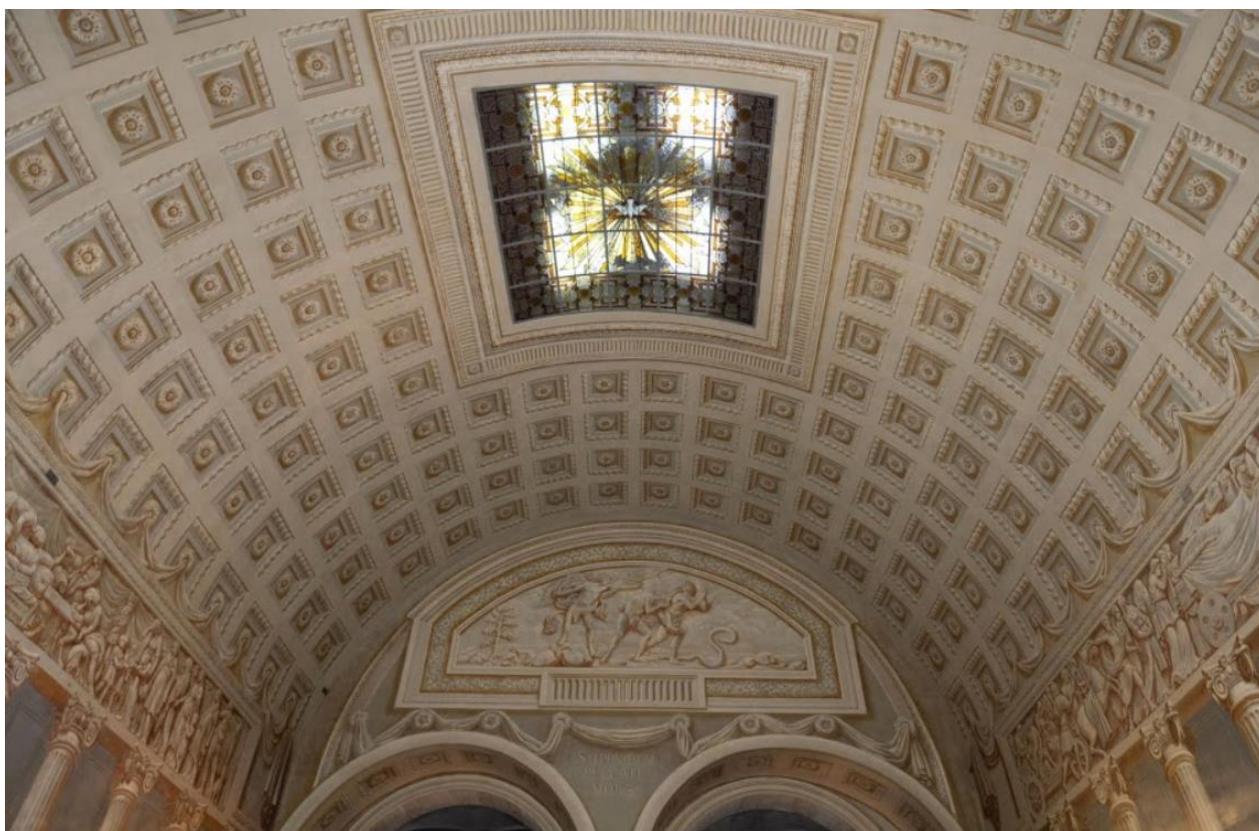
Le tableau d'autel, représente les âmes du Purgatoire montant au ciel, sans saint intercesseur comme on en trouve généralement dans ce type de représentation : ici, ce sont les fidèles qui jouent directement ce rôle⁴. L'éclairage de l'autel provient d'une ouverture vers l'extérieur se situant au-dessus du tableau et invisible pour les observateurs, utilisant ainsi un procédé baroque inventé par le Bernin. »

In <http://www.latribunedelart.com/restauration-de-la-chapelle-des-ames-du-purgatoire-dans-l-eglise-sainte-marguerite>

Voir aussi http://www.paris.fr/loisirs/culture/realisations/la-chapelle-des-ames-du-purgatoire/rub_10123_stand_112355_port_25402



La chapelle des âmes du Purgatoire (éclairage naturel)



La voûte de la chapelle



Le sens de lecture de la chapelle commence au-dessus du tympanum d'entrée où Adam et Eve sont représentés accompagnés de la légende STIPENDIUM PECCATI MORS (« la mort est le tribut du péché »).



Détail de la niche de la chapelle

Puis, au niveau de l'entablement, deux bas-reliefs illustrent la mort du patriarche Jacob et ses funérailles.



G. Briard, La Mort de Jacob



G. Briard, La Mort de Jacob



G. Briard, La Mort de Jacob



G. Briard, Les funérailles de Jacob



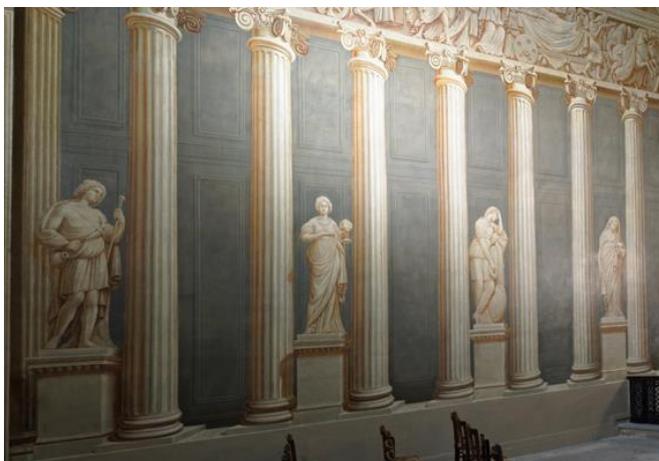
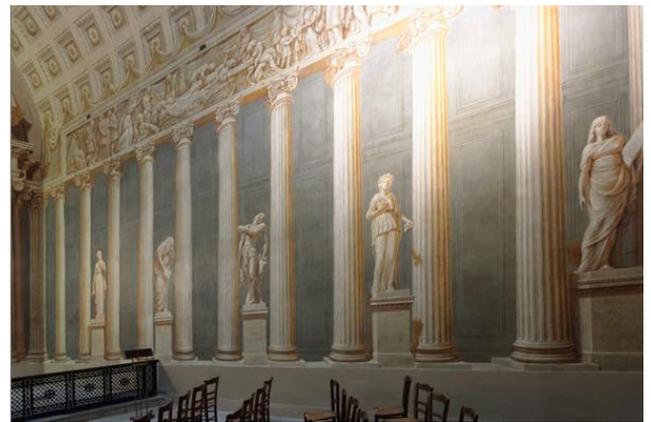
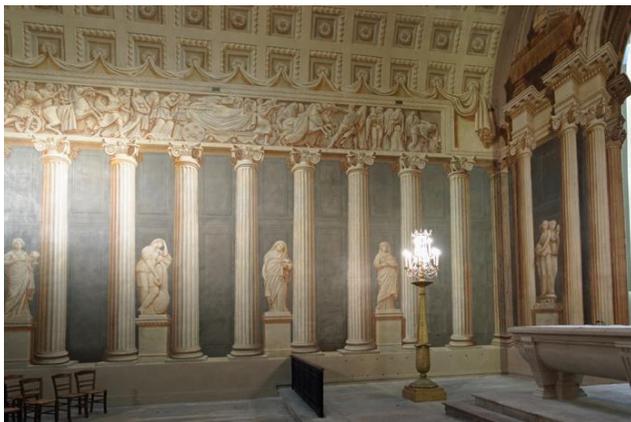
G. Briard, Les funérailles de Jacob



G. Briard, Les funérailles de Jacob



Détail en trompe l'œil d'un tombeau



Entre les colonnes, dix sculptures allégoriques évoquent la brièveté de la vie terrestre (les descendants d'Adam, la jeunesse, l'agonie, la vieillesse, les brièvetés de la vie, la fragilité du bonheur, la philosophie chrétienne, les honneurs, les richesses et la pauvreté).



Les allégories de la brièveté de la vie

A ce vaste mementori, le fond de la chapelle oppose l'espérance du salut promis aux fidèles. Elle est illustrée sur le tableau d'autel par le tableau « Le Passage des âmes du Purgatoire au Ciel » (1757) de Gabriel Briard (1725-1777). Il représente des anges qui viennent sortir les âmes du Purgatoire pour les mener vers le bonheur du ciel. Les corps contorsionnés des défunts sont hissés au ciel par des anges. Aucun saint n'intervient. C'est la prière des fidèles qui joue le rôle d'intercession.





LE CIMETIÈRE SAINTE-MARGUERITE

« Cette église fut flanquée pendant un temps par un cimetière en trois parties. Il fut ouvert en 1637. La première assez grande se trouvait au nord de l'église; la seconde, plus petite, au sud et la troisième située au chevet. Un passage étroit réunissait les deux derniers. L'église était donc entourée par un cimetière sur trois de ses cotés. Les deux dernières parties situées au nord et au sud disparurent vers 1772 par suite de divers agrandissement de l'église (un petit square recouvre de nos jours la seconde partie). Dès lors il n'y eut plus en service que le grand cimetière situé au nord de l'église et le long de la rue Saint-Bernard où se trouvait son entrée. Il était séparé de la rue Saint-Bernard par un haut mur de 5 mètres. Son entrée se trouvait presque tout contre le portail de l'église, elle portait, en blanc et noir, une décoration représentant des têtes de mort et des tibias. Il avait une superficie de 1.960 mètres carrés. Il fut amputé en 1764 du terrain nécessaire à la construction de la chapelle des Âmes du Purgatoire. Le sous-sol de cette chapelle avait été aménagé de façon à recevoir de nombreuses caves sépulcrales.

En 1763 ce cimetière contenait 34 fosses communes. Chacune pouvait recevoir environ 800 corps. Ces fosses occupaient environ les deux tiers de cimetière, le reste étant réservé aux allées et à quelques sépultures particulières. Le nombre croissant des morts, nécessita en 1722, la construction de deux grandes galeries de charniers. Une le long du mur nord (dont on peut encore voir les traces aujourd'hui) et l'autre le long du mur oriental, cette dernière galerie disparaîtra en 1831 avec la construction de la grande chapelle des Catéchismes. Pendant la Révolution il est affecté aux inhumations parisiennes des 5^e, 6^e, 7^e et 8^e arrondissement de Paris. Les galeries de charniers servront de septembre 1789 à janvier 1790 de dépôts militaires du régiment de Nassau-Infanterie. En 1792 il sera le lieu de réunion à la section de Montreuil.

La désaffectation du cimetière commença en 1804 suite aux prescriptions du Préfet Frochot du 21 mars 1801 relative à l'établissement de trois grands cimetières, tous situés à l'extérieur du mur des Fermiers-Généraux. L'ouverture de ces nouvelles nécropoles conduiront à la suppression des petits cimetières de Paris. Cette désaffectation fut

progressive, le cimetière sera affecté quelques temps encore aux inhumations des corps non réclamés des personnes mortes dans les hôpitaux et aux débris chirurgicaux provenant de ceux ci. Il fermera définitivement en 1806.

L'emplacement de l'ancien cimetière Sainte-Marguerite a été amputé en 1832 d'une petite partie suite à l'élargissement de la Rue Saint-Bernard, et assez récemment d'une grande partie nécessaire à l'édification d'une Crèche. Le reste est devenu une cour dans laquelle on aperçoit encore quelques vieilles tombes et la croix de pierre blanche érigée en 1777 par un maître maçon du quartier.

Ont été inhumées dans le cimetière Sainte-Marguerite vraisemblablement une grande partie des soldats des troupes de Turenne et de Condé tués pendant les combats livrés dans le Faubourg Saint-Antoine le 2 juillet 1652 ; Georges Jacob célèbre ébéniste du Faubourg Saint-Antoine mort en 1803 à 64 ans (sa tombe est encore visible aujourd'hui) ;



du 9 juin au 12 juin les 73 personnes qui furent décapitées sur la place de la Bastille pendant les 3 jours où la guillotine y fut dressée et , aussi celles qui le furent à la barrière du Trône (aujourd'hui place de la Nation) en attendant l'ouverture des fosses communes du petit cimetière de Picpus; l'abbé Dubois ex-lazariste, curé de Sainte-Marguerite de 1802 à 1817 , avec l'autorisation du Roi , le cimetière ayant été fermé. Il fut inhumé en grande pompe, on peut encore voir un petit retrait aménagé près du chevet de la chapelle des Âmes du Purgatoire non loin de celle de " l'enfant mort au

Temple ".

La sépulture la plus célèbre de ce cimetière est sans nul doute celle du " petit enfant mort au Temple " qui reste aujourd'hui encore une des grandes énigmes de l'histoire de France. On inhuma le 10 Juin 1795 vers 5 heures du soir l'enfant mort le 8 juin dans le donjon de la prison du Temple sous le nom de Louis XVII. Bien sur aucun service religieux ne fut célébré. La bière fut déposée dans la fosse commune en service. Dans la nuit le fossoyeur Valentin Bertrancourt retira le cercueil, décloua une planche, constata que le crane avait été scié (en effet après sa mort l'enfant fut autopsié par le docteur du Roi Philippe-Jean Pelletan), plaça ce cercueil dans une bière en plomb, après avoir dessiné sur son couvercle avec des clous une grossière fleur de lys. Il inhume le corps partie dans le mur de fondation de l'église et partie dans le cimetière à hauteur du pilastre de gauche de la porte latérale de l'église qui, située à gauche du transept, fait communiquer l'église et le cimetière. Les exhumations faites en 1846 et en 1894 déterminèrent que les ossements enfermés dans cette bière étaient ceux d'un enfant de 15 à 18 ans alors que le Dauphin n'avait que 10 ans !!! Aujourd'hui sa dépouille de trouve actuellement là où elle fut inhumée en 1846. En 1979 une troisième exhumation a eut lieu sans apporter aucun éléments nouveaux quand à l'identité de ce corps .Il est tout de même curieux qu'aujourd'hui avec tous les progrès de la science aucun examens ADN n'aient été pratiqués sur ces ossements !!! Parmi les hypothèses les plus plausibles est que l'on ait subtilisé le cercueil du Dauphin pour le remplacer par celui d'un autre enfant mort. C'est celui là qui se trouve toujours au cimetière Sainte-Marguerite dans la tombe du petit Roi Louis XVII .Cela restera une grande énigme de notre histoire sans doute jamais élucidée

!!! » in <http://pietondeparis.canalblog.com/archives/2009/01/10/12035096.html>



« Le reste (*) est devenu une cour dans laquelle on aperçoit encore quelques vieilles tombes et la croix de pierre blanche érigée en 1777 par un maître maçon du quartier. »
 (*) du cimetière



Tombe de Georges Jacob fils



La tombe d'Antoine Fayet fondateur de l'église



La tombe du soi disant Louis XVII



Le fronton du devant de l'église côté rue



Le fronton du derrière de l'église prise côté Cimetière.

Les pèlerins d'Emmaüs : les deux pèlerins, qui croient Christ mort, le reconnaissent pendant le souper lorsque ce dernier rompt le pain